

MEMOIRE

Entretien avec Jacques
Tourtaux auteur du livre
«souvenirs d'un appelé
anticolonialiste»

P 12

GUERRRE D'ALGÉRIE

Ces Français qui ont dit

Ils ont rejoint le front
pour la libération de
l'Algérie

P 22

Un témoin du rejet de
la guerre d'Algérie :
les manifestations de
rappelés en 1956

P 5

NON !

ZOOM sur AKBOU
EN KABYLIE ET AIT AIDEL...

Akbou en Kabylie, par Auguste Sabatier (1882)

Présentation de Djamil AÏSSANI (Béjaia) et Judith SCHEELE (Oxford)

La monographie d'un village ou d'une commune, rédigée par son instituteur, est un genre répandu en France depuis la deuxième moitié du dix-neuvième siècle¹. Souvent pleine de détails minutieusement collectionnés que l'on ne trouve nulle part ailleurs, ces monographies constituent des documents précieux pour mieux connaître l'histoire locale. Ceci est particulièrement vrai quand il s'agit de lieux qui ont longtemps évolué en marge de l'historiographie classique, comme c'est le cas d'Akbou. Certes, cette région a produit à travers les siècles des institutions scientifiques de référence dont les collections de manuscrits attendent toujours d'être localisées et explorées par des chercheurs avisés. Cependant, des documents descriptifs du genre d'*« Akbou en Kabylie »* restent rares. Malgré sa première édition en 1885 à Marseille, la Monographie d'Akbou est restée longtemps inaccessible aux chercheurs². Il est donc indispensable de la rendre disponible au public algérien et international.

Nous savons très peu de choses sur l'auteur de cette monographie. Au moment où il la rédigea, Auguste Sabatier venait d'arriver à Akbou. Il y était instituteur à l'école des garçons, qui comptait, comme

il l'écrit lui-même, 96 élèves. Nous ne savons pas s'il s'agissait surtout d'enfants de colons et de militaires, ou si l'école attirait aussi des élèves des montagnes environnantes. Nous ne savons pas non plus s'il enseignait aussi à l'école des filles, mais cela paraît peu probable. Il n'y a pas de doute sur le fait qu'il était bien intégré dans la ville : rapidement, il apparaît dans les archives locales comme témoin dans un nombre de transactions, notamment des mariages³.

Or, ces documents ne concernent que des résidents d'origine française ou européenne. Son milieu restait donc essentiellement colonial. Et pour cause : à l'époque, comme il le dit lui-même, Akbou comptait une population de 749 Européens et de 318 *« indigènes naturalisés français »*. Si c'est peu par rapport aux 46.055 *« indigènes »* qu'il évoque plus loin, sans donner ses sources, c'est assez pour constituer un petit milieu à part, avec ses règles, ses coutumes, ses amitiés et ses oppositions, ses scandales, ses tensions de classe, et ses espoirs d'un avenir meilleur. D'autant plus qu'il s'agit d'une société qui se veut pionnière : la fondation d'Akbou date de 1872, et Sabatier écrit au début des années 1880, donc à peine dix ans plus tard. On constate également que l'insurrection

de Tarehmanite - Rahmaniyya était encore bien gravée dans toutes les mémoires, à la fois comme un passé fondateur et comme - du point de vue des colons - une menace permanente d'un avenir incertain. Il est important de rappeler ici que la création d'Akbou se fit à la suite d'une décision du Gouverneur Général de l'Algérie, le vice-amiral De Gueydon, sur des terres expropriées aux *« tribus rebelles »*, qui y perdaient jusqu'au cinquième de leurs terres, souvent les meilleures. On constate que Sabatier omet de souligner ce fait dans sa monographie, en particulier lorsqu'il se demande pourquoi les Kabyles délaissent les terres fertiles de la plaine⁴.

La fondation d'Akbou survient également un an seulement après la débâcle militaire que fut la guerre contre la Prusse, de l'autre côté de la Méditerranée, et qui résultait de la perte, pour la France, de l'Alsace et de la Lorraine. Une des motivations du Gouvernement général pour la création de plusieurs centres coloniaux dans la vallée de la Soummam et ses environs était d'ouvrir des terres de colonisation aux réfugiés qui refusaient d'accepter le *« joug allemand »* et qui voulaient tenter leur chance ailleurs.

¹ Pour un autre exemple de monographie de la Vallée de la Soummam, voir Auguste Veller, *Monographie de la commune mixte de Sidi Aïch* (1888), éd. Djamil Aïssani et Judith Scheele (Ibis Press, Paris, 2004).

² La monographie connut une première édition en 1885 à Marseille, sous le titre *Akbou en Kabylie*, chez Barlatier-Feissat, mais qui fut vite épuisée.

³ Voir les archives de la Daïra d'Akbou.

⁴ Pour la perte des terres suite à l'insurrection de 1871, voir Alain Mahé, *Histoire de la Grande Kabylie, XIXe-XXe siècle* (Paris, 2001). Pour l'impact de la conquête et des politiques économiques qui s'ensuivirent dans le Constantinois avoisinant, voir André Nouschi, *Enquête sur le niveau de vie des populations rurales constantinoises de la conquête jusqu'en 1919* (Paris, 1961).

Il n'est donc pas un hasard que tous les repères géographiques de Sabatier se situent en France : il compare la vallée de la Soummam aux Vosges et au plateau de Langres, et sa densité de population à «certains départements français». Sabatier regrette dans son texte que le premier nom de la ville, à savoir Metz, ne lui soit pas resté. En effet, le groupe de colons qui arriva à Akbou était loin d'être une petite troupe d'agriculteurs nationalistes, disciplinés et expérimentés.

Il s'agissait plutôt d'un mélange de citadins pauvres et d'aventuriers sans aucune expérience agricole, et qui succombaient à une vitesse impressionnante à la faim et au climat⁵. Les seuls qui s'en sortaient plus ou moins étaient les Italiens. Ceci se reflète, des décennies après, dans les noms des habitants «français» de la ville)⁶. Néanmoins, ils étaient traités avec méfiance par les autorités coloniales.

C'est donc à cette petite société coloniale dans laquelle évolue Sabatier, et aux grands projets de colonisation agricole qui l'étaient, qu'est consacrée sa monographie. En effet, cette monographie ne se tourne que très peu vers les montagnes, mais décrit plutôt les conditions de la plaine. Ainsi, quand Sabatier affirme qu'il n'y a pas d'hiver véritable dans la région, mais que le temps varie entre «une saison chaude» et «une saison mal déterminée», où quand il classe les mois de décembre à février comme «vraiment printaniers», on sent qu'il n'a jamais passé un hiver dans un village de montagne. De même, il est certes animé d'une volonté «civilisatrice» comme tous les instituteurs de l'époque, en France comme en Algérie, mais son action de pédagogue semble se

diriger plutôt vers les colons pauvres que vers les populations locales. Ici comme ailleurs, les parallèles entre la rhétorique vis-à-vis des classes populaires et des peuples colonisés sont pleinement visibles. De fait, Sabatier note avec espoir, vers la fin de la monographie : «*déjà les terres sont cultivées avec plus de soin autour des habitations, l'hygiène du colon laisse moins à désirer, les sujets, peu robustes ont disparu et ceux qui restent se sont acclimatés*». Il n'y a aucun doute que les quelques enfants kabyles qui fréquentaient sa classe n'étaient pas les seuls qui ne parlaient pas français à la maison, et qui marchaient nu-pieds. D'ailleurs, on constate que dans sa monographie, Sabatier ne s'intéresse que rarement aux pauvres de toute provenance, et vante surtout les quelques grandes fermes situées dans la vallée.

Ces dernières s'étaient très tôt orientées vers la production pour l'exportation. C'est le cas de l'exploitation d'Adolphe Puget, producteur d'huile d'olives de Marseille, qui gérait à l'époque un centre de production important à Ighzer Amokrane.

Bien que majoritaire, la population des montagnes environnantes ne figure donc qu'en arrière-plan. Moins que d'un manque de connaissance, cette omission décrit en elle-même un projet politique : ce qui importe dans la région, selon Sabatier, c'est l'avenir de la colonisation agricole de la plaine, colonisation qu'il pense nécessairement être l'œuvre des colons européens. Il décrit donc avec soin le village d'Akbou, celui de Tazmalt et de Seddouk, à cause de la population européenne qui y habite. Ce qui pourrait à

première vue sembler une omission impardonnable prend ainsi sa propre valeur : nous n'avons que très peu de documents qui donnent des chiffres exacts sur cette colonisation, et notamment des renseignements sur les conditions dans laquelle elle s'est déroulée. De même, vu que Sabatier parle ici d'une réalité qu'il connaît intimement, nous pouvons nous fier aux renseignements qu'il donne, plus, peut-être, que s'il décrivait le pays dans son entier. Il est d'ailleurs scrupuleux et ne cite que des renseignements qu'il a pu obtenir lui-même. Ainsi, quand il évoque le climat de la région, il cite uniquement des températures de l'année 1882 qu'il a pu obtenir lui-même, avec l'équipement rudimentaire dont il disposait.

Nous voyons donc, en filigrane, les personnes qui pour lui étaient importantes dans cette société coloniale qui venait de naître : les cadres, les administrateurs, le juge, le greffier, l'huissier, quelques hommes d'affaires et quelques grands fermiers. Les seuls Algériens de souche qui apparaissent sont ceux qui se sont «adaptés» aux exigences des colonisateurs (et qui par la même en ont profité à leur guise) : Ben Ali Chérif, dont la ferme, avec ses «20.000 oliviers», ses «35.000 figuiers» et ses «500 orangers» s'étend sur 1.200 ha. «C'est sans contredit la plus belle ferme de toute la contrée». Autrement, les populations locales y figurent surtout dans le sens plutôt «négatif». Pas aussi «assimilables» à «la grande famille française» qu'on a voulu le croire, dit Sabatier. Tant que les Kabyles sont trop influencés par leurs «marabouts», «l'heure de la fusion des races ne sera pas prête à sonner... fusion des races qui, seule, peut assurer sans conteste notre domination en Kabylie».

⁵ Pour une description d'un groupe qui a dû être comparable à celui qui arriva à Akbou en 1872, voir les mémoires d'Albert Camus, *Le premier homme* (Paris, 1994). Le gouvernement français a toujours eu de grande difficulté à convaincre des petits agriculteurs français de venir s'installer en Algérie : voir Charles-Robert Ageron, *L'Histoire de l'Algérie contemporaine* (Paris, 1979).

⁶ Voir les archives de la Daïra d'Akbou.

Paroles prophétiques, si l'on pense aux événements qui se dérouleront dans la région soixante-dix ans plus tard. Il est intéressant ici de s'interroger sur les raisons de ce point de vue. En effet, Auguste Sabatier n'évoque pas le rôle civilisationnel joué par les prestigieuses Zawiyas – Instituts de la région d'Akbou (Chellata, Taslent, Tamokra, Boudjellil, Amalou, Seddouk ou Fella, ...). Il ne fait que signaler le décès à 96 ans de Sidi Yahia ou Hamoudi, « patron » de la Zawiyas de Fréha (Béni Ourtilane), tout en décrivant le rôle « négatif » qu'il aurait joué (comprendre ici : « négatif pour la colonisation »). On constate ici que le décès de Yahia ou Hamoudi a considérablement marqué le Cercle d'Akbou et de la haute vallée de l'Oued Sahel, puisqu'il a également été signalé par l'instituteur G. Hénaut, auteur de la monographie de la commune mixte du Gergour (Manuscrit, 1988), alors que le Moubacher (Journal officiel de la colonisation) du 15 mars 1884 lui avait consacré toute une notice. Auguste Sabatier donne néanmoins quelques renseignements utiles sur ces populations locales.

Si la majorité sont des « Kabyles ou Berbères, maîtres immémoriaux du sol », il évoque également des Arabes et des « noirs du Soudan ». On ignore s'il s'agit de descendants d'anciens esclaves turcs, dont quelques traces persistent toujours dans la Vallée de la Soummam, ou bien de Sahariens arrivés plus récemment, ou bien d'un mélange des deux ⁷. Le message est pourtant clair : Sabatier parle d'une grande diversité des populations, et même d'un « chaos ethnologique », donc d'une diversité qui est aujourd'hui peut-être trop facilement oubliée. Or,

nous savons avec précision que la Vallée de la Soummam a toujours constitué un axe de circulation important, lien entre Béjaïa (alors ouverte sur toute la Méditerranée), et les grands marchés du Sud, portes du Sahara. Sabatier donne quelques indications sur ces échanges, lorsqu'il évoque des habitants de la région – et non pas seulement des ressortissants des Ath Abbas – qui partent acheter des toisons de moutons sur les grands marchés du Sud, M'sila, Touggourt, Laghouat, Biskra, les donnent à leurs femmes pour qu'elles en tissent des burnous, qu'ils revendent ensuite, à bon prix, jusqu'au Maroc et en Tunisie. Il ne s'agit donc pas d'une économie limitée au local, mais bel et bien d'une économie basée sur des échanges régionaux, voire ce qu'aujourd'hui nous appellerions des échanges internationaux. Il en va de même de l'huile d'olive, dont une partie est clairement destinée à la vente ; et des céréales, souvent importés. Or, Sabatier voit la raison profonde de cette hétérogénéité des populations non pas dans le commerce et le colportage, mais dans la constitution politique de la région. Loin de tout pouvoir centralisé, et connues pour la résistance qu'elles ont toujours entretenue contre toute tentative de contrôle externe, les montagnes kabyles constituent pour lui « une sorte de citadelle » qui a « sans cesse offert un refuge assuré aux déserteurs de tous les pays ». En particulier, il cite le cas d'un déserteur français qu'il connaissait personnellement, qui s'était converti à l'Islam, et qui vivait dans la région depuis 45 ans.

Cette appréciation témoigne d'une réalité, certes, mais montre aussi la vision tout

à fait sélective que Sabatier entretenait avec l'histoire de la région. Ce qui compte pour lui, ce sont les traces romaines, qui sont très abondantes dans la région d'Akbou, et qui d'ailleurs restent relativement peu étudiées jusqu'à nos jours. Pour Sabatier, cela témoigne de deux choses : d'un côté, il parle de la prospérité des anciennes villes romaines de la région. Akbou serait situé sur les ruines de la ville d'Ausum, et des ruines romaines jalonnent ce qui est depuis devenu une plaine « vierge » ⁸. Il se base sur l'idée, bien établie à l'époque, que l'Afrique du Nord était le « grenier » de l'empire romain, et que tout ce qui est advenu depuis n'est que décadence ⁹. Ainsi, il ne mentionne quasiment pas l'époque de la domination ottomane dans la région, qui, même si elle ne touchait que très peu la montagne, avait quand même un impact sur la vallée, notamment en termes militaires et agricoles. A titre d'exemple, Sabatier affirme que le nom du village de Tazmalt vient de « smala », ce qui signifie soit le camp d'un grand chef, soit une ferme cultivée par des soldats : c'est-à-dire des structures politico-militaires et économiques ottomanes, que l'on retrouve à travers le Maghreb, et notamment dans les plaines fertiles de la Kabylie (dans le Sebaou, par exemple) ¹⁰.

Il en est de même de la Vallée de la Soummam : on constate des traces des bâtisses turques à Akbou, et des fermes dans la plaine gérée par des auxiliaires du pouvoir ottoman, telle l'azib de Ben Ali Chérif, qui existaient déjà avant la conquête française, et qui étaient toujours très liées à la présence d'un pouvoir autochtone.

⁷ Pour l'histoire de quelques unes de ces anciennes colonies d'esclaves en Grande Kabylie, voir Henri Aucapitaine, « Colonies noires de Kabylie », Revue Africaine 4 (1859).

⁸ Pour une revue (très incomplète) des traces romaines de la région, et une discussion sur le mausolée d'Akbou, voir Stéphane Gsell, Atlas archéologique de l'Algérie (Alger, 1911).

⁹ Pour l'exposition classique de ces idées, voir Émile Gautier, 1927. L'islamisation de l'Afrique du Nord : les siècles obscurs du Maghreb (Paris, 1927). Des recherches plus récentes ont mis en doute le rôle de « grenier » joué par la région : voir par exemple Peregrine Horden et Nicholas Purcell, The corrupting Sea (Oxford, 2000).

¹⁰ J. N. Robin, 'Notes sur l'organisation militaire et administrative des Turcs dans la Grande Kabylie', Revue Africaine 17 (1873), 132-40 et 196-207.

Il refuse donc de reconnaître que la conquête française s'inscrivait dans une histoire plus longue qui était loin d'être uniquement « occidentale » ? Rejet de toute parallèle entre un pouvoir musulman et celui installé par les Français ? Quoiqu'il en soit, Sabatier passe sous silence une période qui était certainement d'une grande importance, et dont la connaissance plus approfondie enrichirait considérablement l'historiographie de la région.

Ainsi, Auguste Sabatier établit des liens directs entre les nouveaux colons français et les « *maîtres du monde* », les conquérants Romains. En effet, il en parle uniquement comme des conquérants, ne les imaginant pas comme des autochtones locaux plus ou moins latinisés, ce qui serait pourtant plus proche des sources disponibles. Ainsi, il fait abstraction des siècles d'histoire intervenants, tout comme des échecs relativement cuisants des tentatives de colonisation agricole à grande échelle, à l'époque romaine tout comme au dix-neuvième siècle.

Il indique, certes, que la plaine est en grande partie insalubre, et que les quelques travailleurs qui s'y trouvaient « *furent promptement décimés par les maladies* », mais il n'y voit aucun inconvénient au travail de la terre, qui en lui-même créera des meilleures conditions – croyance magique s'il en faut. D'écologie, le problème devient donc culturel, et surmontable par le travail (des autres). Or, en passant, Sabatier parle d'une mesure encore plus efficace, et qui, plus que la colonisation agricole elle-même, a changé l'écologie de la région profondément, au point où aujourd'hui elle la menace : la plantation massive d'eucalyptus dans toute la région.

Cette dernière a en effet réussi à baisser le niveau d'eau et donc à assainir la plaine, ce qui fait qu'aujourd'hui la plupart de nouvelles habitations et des infrastructures de l'état s'y concentrent. Mais elle a aussi entraîné, en conjonction avec une hausse démographique considérable, des problèmes en alimentation d'eau qui se font sentir à travers la région, et qui, à l'avenir, poseront certainement des problèmes encore plus graves.

Ceci nous amène au dernier point d'intérêt souligné par Sabatier : l'hydrographie de la région. Là où d'autres monographies s'efforcent de décrire tout l'aspect géographique des communes qu'elles étudient, la monographie d'Akbou se concentre essentiellement sur l'eau, c'est-à-dire sur la Soummam et ses affluents, qu'elle nomme minutieusement. La raison en est évidente : En Méditerranée, c'est l'eau qui permet ou qui interdit l'agriculture, surtout l'agriculture à grande échelle. Or en Kabylie, l'eau ne manque pas. Mais la Soummam, dans le passé encore plus qu'aujourd'hui, était capricieuse, changeant souvent de lit, et était responsable d'inondations annuelles qui laissaient une bonne partie des terres couvertes d'une boue « *profonde, fétide et noirâtre* ». Dans l'ordre colonial dont Sabatier était un fervent défenseur, de telles caprices ne sauront être tolérées, d'autant plus qu'elles mettaient en danger non pas seulement la colonisation agricole de la vallée, mais aussi la construction d'un chemin de fer depuis le port de Béjaïa (voir l'article rédigé sur l'ingénieur – mathématicien Albert Ribaucour), projet qui pour Sabatier était synonyme de modernité et de prospérité de la région. Il fait donc une grande place aux ponts construits par le génie militaire et les travaux publics pour encadrer la Soummam, ponts qui seront d'ailleurs

périodiquement endommagés par les crûs de la rivière qui ne se laisse toujours pas dompter par l'homme. L'intérêt de la description hydrographique de la région n'en devient pas pour autant moindre, car elle permet à toute personne intéressée aujourd'hui de tracer les changements dans les cours d'eau, et notamment d'en mesurer la diminution.

Si Sabatier parle également d'élevage, des plantations d'olive, ..., ses principaux centres d'intérêt sont décrits ci-dessus. Il est étonnant de constater à quel point il s'est écarté du plan ordinaire des monographies d'instituteurs. Ce faisant, il nous fournit des renseignements inattendus, tout en montrant la ferveur colonisatrice de l'époque. Aujourd'hui, nous savons qu'il s'agissait de chimères. Si quelques fermes ont survécu dans la région jusqu'à l'indépendance, souvent en laissant des conflits fonciers qui s'enveniment toujours, la région d'Akbou ne devint jamais un grand centre de colonisation. Sabatier voyait en perspectives l'augmentation de la population européenne, au point d'en faire le chef-lieu d'un département – à une époque où l'Algérie toute entière n'en comptait que trois. Mais c'était compter sans la population locale, ou avec la réticence des colons. Si Sabatier avait réussi à évincer la plupart des Kabyles de sa monographie, ils étaient pourtant bel et bien présents dans les faits, et n'entendaient pas se faire spolier si facilement de leurs terres.

Mises en échec militairement, ils se mirent à racheter leurs terres là où ils purent, avec un succès tel que seules quelques grandes fermes persistaient dans la vallée. Même celles-ci furent constamment grignotées, jusqu'aux années 1920 et probablement même au-delà¹¹.

¹¹ Pour un exemple, voir Judith Scheele, *Village Matters. Knowledge, politics and community in Kabylia, Algeria* (Oxford : 2009), p. 154.

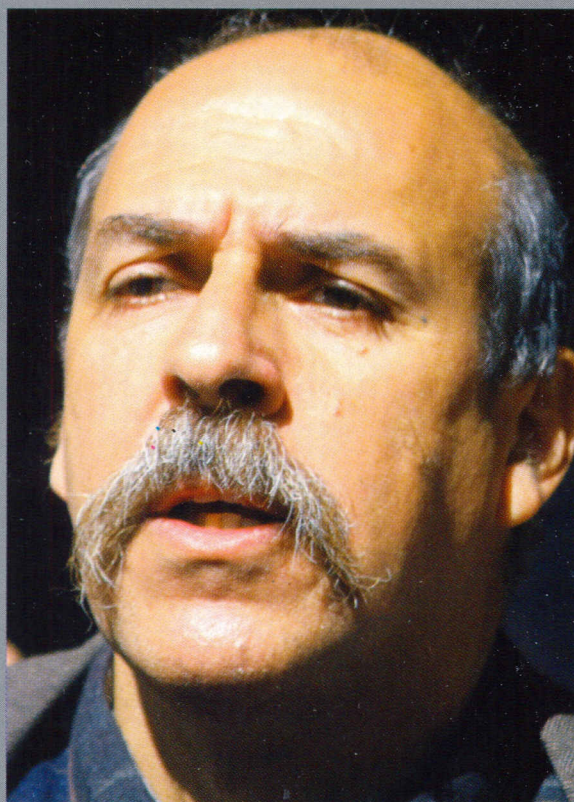
Entre-temps, les colons européens mouraient, repartaient, ou s'installaient comme artisans ou clercs à Béjaïa, qui devenait le seul centre européen véritablement important dans la région.

De nouveaux colons se faisaient attendre, et le mouvement pris forme surtout dans l'autre sens, quand de plus en plus de Kabyles décidèrent de prendre le bateau pour la France, pour ensuite réinvestir l'argent gagné dans leurs terres.

La situation décrite par Sabatier n'était donc qu'une parenthèse. Et quelle ironie que les villes que son imagination voyait déjà éclore tout au long de la vallée ne vinrent que beaucoup plus tard, en guise d'autant de camp de concentration, lors de la guerre qui allait sonner le glas de l'occupation française !

En conclusion, nous pouvons affirmer que cette monographie, pour ce qu'elle dit et pour ce qu'elle ne peut pas dire, constitue un document historique précieux. Sa réédition va certainement encourager les recherches sur l'histoire de la région – en se basant sur des traces archéologiques, sur des documents coloniaux, mais surtout sur l'exploitation des manuscrits des Zawiyas – Instituts de la région.

BIOGRAPHIES



Djamil Aïssani est professeur de mathématiques à l'Université de Béjaïa et Directeur de Recherche au C.N.R.P.A.H. Alger. Avec ses amis du mouvement associatif (Med-Action, Etoile Culturelle, Amsed, Asirem, comités de village, associations religieuses,...), il a été associé à de nombreuses études sur Akbou et sa région [édition de Monographie, réhabilitation de prestigieuses Zawiyas – Instituts (Chellata, Taslent, Tamokra, Boudjellil, Seddouk ou Fella, Amalou,...), découverte de manuscrits musulmans, valorisation de sites et monuments (Inscription du Piton d'Akbou dans l'inventaire de la Wilaya,...),...]. Invité par l'émission «*Carnets d'Algérie*» de Radio Chaîne III consacrée à Akbou (2012), il y avait analysé les éléments historiques contenus dans la monographie de Sabatier.



Judith Scheele est anthropologue et Post-doctoral Research Fellow à All Souls College, Université d'Oxford. Elle a effectué des terrains de recherche en Kabylie, dans le Sahara algérien, au Nord du Mali et, plus récemment, au Nord du Tchad. Parmi ses publications, citons *Village Matters: Knowledge, Politics and Community in Kabylia, Algeria* (Oxford, 2009) et *Smugglers and Saints of the Sahara: Regional Connectivity in the Twentieth Century* (Cambridge, 2012).